

Dussieux " *Le Canada sous la domination française* " lequel renferme tant de pièces historiques remarquables.

## II

Voici la version française de cette lettre, d'après Almon, laquelle, croyons-nous, n'a jamais été publiée en Canada. Elle est extraite de la brochure publiée à Londres, en 1777, par Almon :

*Copie d'une lettre du Marquis de Montcalm à Monsieur de Molé, premier président au parlement de Paris.*

*Monsieur et cher cousin. (1)*

Me voici, depuis plus de trois mois, aux prises avec Monsieur Wolfe : il ne cesse, jour et nuit, de bombarder Québec, avec une furie, qui n'a guère d'exemples dans le siège d'une place, qu'on veut prendre et conserver. Il a déjà consumé par le feu presque toute la basse-ville, une grande partie de la haute est écrasée par les bombes, mais ne laissât-il pierre sur pierre, il ne viendra jamais à bout de s'emparer de cette capitale de la colonie, tandis qu'il se contentera de l'attaquer de la rive opposée, dont nous lui avons abandonné la possession. Aussi après trois mois de tentatives, n'est-il pas plus avancé dans son dessein qu'au premier jour. Il nous ruine, mais il ne s'enrichit pas. La campagne n'a guère plus d'un mois à durer, à raison du voisinage de l'automne terrible dans ces parages pour une flotte, par les coups de vent qui règne constamment et périodiquement.

Il semble qu'après un si heureux prélude, la conservation de la colonie est presque assurée. Il n'en est cependant rien : la prise de Québec dépend d'un coup de main. Les Anglais sont maîtres de la rivière, ils n'ont qu'à effectuer une descente sur la rive, où cette ville sans fortifications et sans défense est située. Les voilà en état de me présenter la bataille, que je ne pourrai plus refuser, et que je ne devrai pas gagner. M. Wolfe, en

effet, s'il entend son métier, n'a qu'à essayer le premier, le premier feu ; venir ensuite à grand pas sur mon armée ; faire à bout portant sa décharge ; mes Canadiens, sans discipline, sourds à la voix du tambour, et des instruments militaires, dérangés par cet escarre, ne sauront plus reprendre leurs rangs. Ils sont d'ailleurs sans bagonnettes pour répondre à celle de l'ennemi : il ne leur reste qu'à fuir et me voilà battu sans ressource. Voilà ma position ! Position bien fâcheuse pour un général, et qui me fait passer de bien terribles moments.

La connaissance que j'en aye m'a fait tenir jusqu'ici sur la défensive, qui m'a réussi : mais réussira-t-elle jusqu'à la fin ? Les événements en décideront ! mais une assurance que je puis vous donner c'est que je ne survivrais pas probablement à la perte de la colonie. Il est des situations où il ne reste plus à un général que de périr avec honneur : je crois y être ; et, sur ce point, je crois que jamais la postérité n'aura rien à reprocher à ma mémoire ; mais si la Fortune décide de ma vie, elle ne décidera pas de mes sentiments. Ils sont français, et ils le seront jusque dans le tombeau, si dans le tombeau on est encore quelque chose ! Je me consolerais du moins de ma défaite, et de la perte de la colonie, par l'intime persuasion où je suis, que cette défaite vaudrait un jour plus qu'une victoire, et que le vainqueur en s'aggrandissant, trouverait un tombeau dans son aggrandissement même.

Ce que j'avance ici, mon cher cousin, vous paraîtra un paradoxe, mais un moment de réflexion politique, un coup d'œil sur la situation des choses en Amérique, et la vérité de mon opinion brillera dans tout son jour. Non, mon cher cousin, les hommes n'obéissent qu'à la force et à la nécessité ; c'est-à-dire que quand ils voyent armé devant leurs yeux un pouvoir toujours prêt, et toujours suffisant, pour les y contraindre, ou quand la chaîne de leurs besoins, leurs en dicte la loi. Hors de là, point de joug pour eux ; point d'obéissance, de leur part : ils sont à eux, ils vivent libres, parce qu'ils n'ont rien au dedans, rien au dehors, ne les oblige à se dépouiller

de cette liberté, qui est le plus bel apanage, la plus précieuse prérogative de l'humanité. Voilà les hommes ! et sur ce point les anglais soit par éducation, soit par sentiment, sont plus hommes que les autres. La gêne de la contrainte leur déplaît plus qu'à tout autre : il leur faut respirer un air libre et dégagé ; sans cela ils sont hors de leur élément. Mais si ce sont là les anglais de l'Europe, c'est encore plus les anglais de l'Amérique. Une grande partie de ces colons sont les enfants de ces hommes qui s'expatrièrent dans ces temps de trouble, où l'ancienne Angleterre, en proie aux divisions, était attaquée dans ses privilèges et droits, et allèrent chercher en Amérique une terre, où ils pussent vivre et mourir libres et presque indépendants ; et ces enfants n'ont pas dégénéré des sentiments républicains de leurs pères. D'autres sont des hommes ennemis de tout frein, de tout assujettissement, que le gouvernement y a transportés pour leurs crimes. D'autres, enfin, sont un ramas de différentes nations de l'Europe, qui tiennent très peu à l'ancienne Angleterre, par le cœur et le sentiment. Tous, en général, ne se soucient guère du roi, ni du parlement d'Angleterre.

Je les connais bien, non sur des rapports étrangers, mais sur des informations et des correspondances secrètes que j'ai moi-même ménagés, et un jour, si Dieu me prête vie, je pourrais faire usage à l'avantage de ma patrie. Pour surcroît de bonheur pour eux, tous ces colons sont parvenus dans un état très florissant : ils sont nombreux et riches : ils recueillent dans le sein de leur patrie toute la nécessité de la vie. L'ancienne Angleterre a été assez sotte et assez dupe pour leur laisser établir chez eux les arts, les métiers, les manufactures ; c'est-à-dire qu'elle leur a laissé briser la chaîne de besoins qui les liait, qui les attachait à elle et qui en fait dépendans. Aussi, toutes ces colonies anglaises auroient, depuis longtemps, secoué le joug, chaque province aurait formé une petite république indépendante, si la crainte de voir les Français à leur porte n'avait été un frein, qui les avait retenus.

Maîtres pour maîtres ils ont pré-

(1) On a conservé ici les fautes d'orthographe qui se trouvent dans la copie d'Almon.